

Pierre Galante : «André Malraux et la Brigade Alsace-Lorraine», *Les années 40 – La vie des Français de l'occupation à la libération*, n° 80, 7 mai 1980, p. 2237-2240.

Malraux a toujours été familier de l'heure où s'écrit l'Histoire, l'heure entre chien et loup, où se décident les batailles, où meurent les grands hommes. Comme un croisé des temps modernes, il a porté toutes les tenues, tous les uniformes de l'homme d'action.

Mais, en 1940, *on cherchait des trèfles à quatre feuilles*, dit-il. *La «drôle de guerre» comme on l'appelait, s'était installée en France.*

Tant et si bien qu'au mois de mai les troupes de Hitler déferlaient sur notre sol. Prenant la ligne Maginot à revers, elles occupaient Paris le 14 juin. Le 16, le président Albert Lebrun demandait au maréchal Pétain de former un gouvernement. Le 18, les combats prenaient fin. Le même jour, vers six heures du soir, une voix inconnue, celle du général de Gaulle, lançait de Londres un appel à la résistance.

Hitler dictait ses conditions dans la forêt de Compiègne, dans le wagon même où le maréchal Foch avait, en 1918, reçu la délégation allemande.

Malraux, fait prisonnier, s'évade quelques mois plus tard et réussit à gagner la zone non occupée. Arrivant sur la côte d'Azur, il s'installe dans une villa que lui prête son ami le peintre Simon Bussy.

Au début de 1941, la résistance n'est pas encore organisée en maquis. *On complotte, on ne se bat pas*, dit Malraux. Son tempérament aventureux l'entraîne vers la région de Toulouse où, avec Emmanuel d'Astier et Edouard Corniglion-Molinier, ils font sauter un train de munitions allemand.

Mais, le 11 novembre 1942, la Wehrmacht envahit la France entière. L'occupation allemande devient lourde et brutale. La Gestapo s'établit partout. En février 1943, on réquisitionne les ouvriers pour le travail obligatoire en Allemagne. Afin d'y échapper, des jeunes gens, de plus en plus nombreux, prennent le maquis. Des réseaux résistants

s'organisent, encouragés par les Alliés. De Londres, par radio, la France Libre donne des consignes.

La répression, tant par les mercenaires de Vichy que par les nazis, se fait sanglante. On torture, on exécute des otages, on déporte vers les camps de la mort.

La guerre appelle une nouvelle fois Malraux à l'action. Il quitte la vie de comploteur pour celle de soldat clandestin et, en 1943, devient un combattant du maquis.

Avec un chef de l'armée secrète (l'A.S.), le lieutenant-colonel Jacquot, Malraux va organiser les maquis de Corrèze, de Dordogne et du Lot.

La résistance s'amplifie. De plus en plus elle menace les lignes de communication allemandes. Malraux prend alors le commandement des maquisards de Dordogne, dont la majorité agissante se compose d'Alsaciens et de Lorrains réfugiés ou chassés de leur pays par les Allemands.

«Je fais la guerre sans l'aimer»

Il s'installera au château de La Poujade, demeure ancestrale des marquis de Commarque dont il est l'hôte. Le château deviendra sa tour de contrôle. Les combattants de l'ombre se recensent : ils sont seize mille environ dispersés dans cinq départements (Corrèze, Cantal, Lot, Lot-et-Garonne et Dordogne).

Cette armée du hasard patriotique peut-elle livrer un combat contre l'ennemi ? Et, tout d'abord, est-ce une armée, ce rassemblement cosmopolite où l'on retrouve, entre Lot et Lot-et-Garonne notamment, une forte proportion de républicains espagnols exilés ?

Diverses obédiences politiques les divisent et leur procurent leur blason à cette heure délicate où les maquis vont devenir officiels, où les partisans vont entrer dans l'histoire de la seconde guerre mondiale.

On l'a fait savoir au général de Gaulle, à Londres, au printemps : dans le Lot périgourdin, dans la Dordogne lotoise, c'est la terreur rouge. Il faut mettre de l'ordre, dans ce désordre qui dégage une âcre odeur de guerre civile. Il faut unifier cette Fronde antinazie. Il faut aussi que les francs-tireurs et partisans admettent de s'incorporer dans les Forces françaises de l'intérieur.

Ce rôle difficile d'unificateur, André Malraux, romancier révolutionnaire par excellence, va tenter de le jouer. Quelques jours avant de s'engager dans cette entreprise, il s'est rendu à Montluçon, dans l'Allier, et y a rencontré un émissaire venu de Londres.

Pour Malraux, «la pensée tue l'action». En ce printemps finissant de 1944, il lui faut précisément, pour réussir, qu'une pensée vigilante soutienne son action. Ceux qu'il doit soumettre sont, le plus souvent, des adversaires politiques, même si l'idéal poursuivi apaise des querelles qui furent naguère plus vives.

Ce n'est plus le temps des polémiques entre intellectuels de gauche. Mais les staliniens orthodoxes n'ont rien pardonné à Malraux : ni les réserves qu'il formula pendant la guerre d'Espagne contre l'état-major soviétique, ni sa prise de position sans équivoque au moment de la signature du pacte germano-soviétique en août 1939.

Pour mener à bien la tâche qui lui a été confiée, Malraux – «Berger» pour l'identité clandestine (Berger, en souvenir de Berger de Reichbach, vieille famille alsacienne d'avant 1870, optant pour la France envers et malgré tout) – n'a que peu de temps devant lui. Il faut agir vite, avec autorité et psychologie, en ménageant les susceptibilités, en s'accommodant des uns et des autres. Il possédait un atout maître : *C'était moi, dit-il, qui disposais des armes parachutées*, atout qui sera précieux pour convaincre les plus réfractaires.

Malraux arrive donc. Les exploits trop téméraires, trop coûteux en vies humaines l'exaspèrent. Pour lui, tout mort d'homme est une tragédie. *Je fais la guerre sans l'aimer*, a-t-il écrit. Sans doute est-ce pour cela qu'il la fait bien ?

Assisté de son adjoint, le lieutenant-colonel, Pierre Jacquot, il va rassembler au château de La Poujade les chefs de maquis de tous bords, afin de concrétiser sa formule de combat : unité dans l'action, pas d'exclusive.

— On ne demande pas à un type qui va dynamiter un viaduc s'il possède un casier judiciaire vierge.

Tous les responsables se rendent à son appel et, le 17 juillet 1944, Malraux parle au rendez-vous d'Urval, dans le château de La Poujade, le langage ferme et clair du «patron».

Il leur dit :

— Vous êtes ici des chefs. Je vous confirmerai dans votre commandement si vous prenez l'engagement d'attaquer et de vous battre lorsque je vous en donnerai l'ordre. A ce moment-là seulement. C'est bien entendu. Et je ferai exécuter ceux qui n'obéiraient pas. Voilà, messieurs, vous savez ce que nous attendons de vous. La séance est levée.

Pendant tout le temps de cette réunion, le lieutenant-colonel Jacquot avait gardé sa mitraillette à ses côtés. Désormais, le moindre des messages sera entendu écouté, obéi.

— Avec la guerre, une théorie ne veut rien dire si elle n'est pas mise en pratique, en mouvement, dit Malraux. Quand la plus grande division cuirassée du III^e Reich est chez vous et qu'elle ne doit à aucun prix arriver en Normandie, c'est cela, la guerre. C'est aussi l'obligation de prendre des responsabilités pour soi et pour les autres. Et, si l'on s'est trompé, c'est un devoir de n'accepter de remarques d'aucun d'eux.

Il a été établi une autorité indiscutable, il a maté les plus durs. Il faut faire la guerre : la guerre subversive, celle qu'il connaît le mieux, car elle est celle qui ressemble le plus à la révolution. La résistance est une révolution active, souvent improvisée, qui relève de la tactique du harcèlement.

— J'ai toujours été opposé au combat direct avec l'armée allemande, dit Malraux. Nous avons arrêté la division «Das Reich» grâce aux bazookas et aux embuscades, pas autrement. Quand les maquisards ont tenté le combat en rase campagne, ils se sont toujours fait exterminer.

Ironie des armes ! Malraux est absent quand, du 14 au 23 août, les carcans de la Wehrmacht craquent à Tulle, Brive, Périgueux.

Un mois plus tôt, le 23 juillet, il est tombé lui-même dans une embuscade sur la route de Labastide-Murat à Gramat, dans le Lot. Essayant de fuir à travers un champ de blé, Malraux est blessé à la jambe. Fait prisonnier, il est transporté à Gramat, puis à la prison Saint-Michel, à Toulouse.

La dernière aventure de Malraux : un symbole

Le 24 août, c'est l'exode des troupes allemandes. Malraux, libéré, ira porter la guerre au pays où elle est née. A son chauffeur il dira :

— Si tu ne te sens pas l'âme d'un soldat, retourne à ton travail, mais conduis-moi là où je dois être.

Malraux redevient Berger et va s'efforcer de concrétiser l'idée qui le hante : former une brigade Alsace-Lorraine qui prendra part à la bataille de Strasbourg, à sa délivrance.

— Joyeuse époque ! dira-t-il, goguenard des temps qu'il vient de vivre.

Alsaciens et Lorrains prirent une résolution glorieuse, celle de rentrer chez eux en forçant le passage aussi dramatiquement qu'ils en étaient sortis, plutôt que la valise à la main, avec un billet de chemin de fer.

L'un d'entre eux, Bernard Metz, de Strasbourg, aujourd'hui professeur à la faculté de médecine de cette ville, lança l'idée de former une unité autonome. Le colonel Jacquot conseilla aux Alsaciens de prendre Malraux pour commander cette unité. Bernard Metz fit admettre le colonel Berger par les membres les plus éminents de l'unité. Malraux accepta d'emblée, enthousiasmé par l'aventure.

Mais tous les F.F.I. avaient été intégrés à la 1^{ère} armée française. Il fallait obtenir l'autorisation de créer une brigade autonome. Le colonel Jacquot s'en chargea et Malraux la baptisa aussitôt «brigade indépendante Alsace-Lorraine».

Pour lui, cette aventure allait être à la fois, à son plus haut degré, une entreprise de libération et un symbole. Après avoir été indochinois avec les Indochinois, catalan ou basque avec les Catalans et les Basques, voici qu'il se faisait alsacien avec les Alsaciens pour reconquérir cette province dont Strasbourg constituait le symbole.

Après avoir été un parfait «guérillero» dans les maquis de Corrèze, il allait maintenant appliquer les règles de l'art militaire classique qu'il semblait connaître d'instinct... *Quand la bataille faisait rage, s'est souvenu le chanoine Pierre Bockel, aumônier de la brigade, il arrivait aux nerfs de faiblir et au désespoir de s'emparer de l'un ou l'autre. C'est alors que le colonel Berger apparaissait sur un tertre ou à la lisière d'un bois. Une cigarette à la bouche, il donnait des ordres brefs puis regardait en direction de l'adversaire d'un regard que nous savions chargé de tout autre chose que de haine car Malraux méprise tout autant la haine que la guerre.*

Ne concevant le commandement de son unité que dans l'esprit du courage traditionnel, il est toujours en première ligne.

Un jour, après avoir fait à ses officiers et à ses hommes le «briefing» de ce qui allait se passer, il conclut, en demandant à tous les soldats rassemblés de se mettre au garde-à-vous :

— Je compte sur chacun de vous pour accomplir ce devoir désormais sacré, libérer l'Alsace, et je salue, messieurs, ceux qui tomberont demain au champ d'honneur.

Il s'en est allé comme il était venu

Le 23 novembre 1944, Strasbourg était délivrée. La brigade Alsace-Lorraine entra la première dans la ville. La cathédrale, qui avait été fermée par les nazis, fut rouverte au culte sur ordre de Malraux, l'agnostique.

Le 15 décembre, lors du *Te Deum*, le colonel Berger était assis au premier rang.

Le 1^{er} janvier 1945, les jours sombres de Strasbourg commencèrent. Dans le saillant des Ardennes, von Rundstedt lançait une formidable contre-offensive. Pour

stopper la ruée ennemie, le commandant américain se vit dans l'obligation d'effectuer d'importants prélèvements de troupes.

Strasbourg ne doit et ne peut retomber entre les mains de l'ennemi. La vie de la majorité de la population, qui avait accueilli les armées alliées avec enthousiasme, est en jeu. L'honneur de l'armée française exige que pareil désastre ne puisse se produire.

Dans la nuit du 3 au 4 janvier, les troupes américaines se retirent à l'ouest des Vosges. Le commandement en chef a laissé à la disposition de la brigade Alsace-Lorraine un groupe d'artillerie de 105 et une batterie de canons antichars. Strasbourg n'est plus protégée que par un mince rideau de troupes disposées en arc de cercle à une quinzaine de kilomètres de la ville.

Le colonel Berger a établi son quartier général dans un immeuble de la rue du Général-de-Castelnau (baptisée «Roseneck» par les nazis), à Strasbourg.

Devant la menace croissante dont la capitale de l'Alsace est l'objet, la 3^e D.I. africaine du général Guillaume se porte au nord de Strasbourg dans la matinée du 5 janvier.

Ce même jour, le général von Maur, commandant en chef du groupe d'armées du Haut-Rhin, a lancé un ordre à ses troupes :

— Je mets en vous toute ma confiance et tous mes espoirs pour annoncer au Führer que la croix gammée flotte à nouveau sur Strasbourg.

Le dimanche 7 janvier, à six heures du matin, une trentaine de chars de la brigade blindée Feldherrenhalle déclenchent leur attaque. Cette poussée a pour premier objectif le pont de Krafft et comme but plus lointain Strasbourg.

Le colonel Berger, de son P.C. donne ses ordres :

— Vous tiendrez vos positions coûte que coûte, jusqu'à l'épuisement des munitions. Dans le cas où votre situation deviendrait impossible, retirez-vous dans la ville de Strasbourg où nous nous battons quoi qu'il arrive, rue par rue, maison par maison. Strasbourg ne sera abandonnée en aucun cas.

Pierre Galante : «André Malraux et la Brigade Alsace-Lorraine»,

Les années 40 – La vie des Français de l'occupation à la libération, n° 80, mai 1980, p. 2237-2240.

Au cœur de la ville, des barricades avaient été mises en place, composées en particulier de voitures de tramways emplies de pavés. *Les Allemands n'attaquèrent jamais de face*, nous a dit le général d'armée Pierre Jacquot. *Ils attaquèrent aux ailes nord et sud. Au nord, la 3^e division d'infanterie d'Afrique du général Guillaume repoussa l'attaque. Au Sud, la 1^{ère} division française libre et la brigade Alsace-Lorraine firent front. A Gerstheim, la brigade se couvrit de gloire...*

Strasbourg ne fut pas rendue.

Lorsque le dernier Allemand eut franchi le Rhin, Malraux-Berger s'en est allé comme il était venu. Ni en «conquérant de l'après-guerre», ni en partisan, mais en libérateur.